

LES PROMESSES D'UN VISAGE

J'aime, ô pâle beauté, tes sourcils surbaissés,
D'où semblent couler des ténèbres;
Tes yeux, quoique très-noirs, m'inspirent des pensées
Qui ne sont pas du tout funèbres.

Tes yeux, qui sont d'accord avec tes noirs cheveux,
Avec ta crinière élastique,
Tes yeux, languissamment, me disent : " Si tu veux,
Amant de la muse plastique,

Suivre l'espoir qu'en toi nous avons excité,
Et tous les goûts que tu professes,
Tu pourras constater notre véracité
Depuis le nombril jusqu'aux fesses;

Tu trouveras, au bout de deux beaux seins bien lourds,
Deux larges médailles de bronze,
Et sous un ventre uni, doux comme du velours,
Bistré comme la peau d'un bonze,

Une riche toison qui, vraiment, est la sœur
De cette énorme chevelure,
Souple et frisée, et qui t'égale en épaisseur,
Nuit sans étoiles, Nuit obscure ! "

WHAT A PAIR OF EYES CAN PROMISE

I love, pale one, your lifted eyebrows bridging
Twin darknesses of flowing depth.
But however deep they are, they carry me
Another way than that of death.

Your eyes, doubly echoing your hair's darkness
— That leaping, running mane —
Your eyes, though languidly, instruct me : " Poet
And connoisseur of love made plain,

If you desire fulfilment of the promise,
The ecstasy that is your trade,
You can confirm the truth, from thigh to navel,
Of all that we have said.

You will find my white breasts heavy
With the weight of their rough, bronze coins,
And, under a soft as velvet, rounded belly,
Poised between ambered loins,

A fleece, not golden, but for richness sister
To that hair with darkness bright,
Supple and springing — and as boundless
As a deep, starless night ! "

MADRIGAL TRISTE

I

Que m'importe que tu sois sage ?
 Sois belle ! et sois triste ! Les pleurs
 Ajoutent un charme au visage,
 Comme le fleuve au paysage ;
 L'orage rajeunit les fleurs.

Je t'aime surtout quand la joie
 S'enfuit de ton front terrassé ;
 Quand ton cœur dans l'horreur se noie ;
 Quand sur ton présent se déploie
 Le nuage affreux du passé.

Je t'aime quand ton grand œil verse
 Une eau chaude comme le sang ;
 Quand, malgré ma main qui te berce,
 Ton angoisse, trop lourde, perce
 Comme un râle d'agonisant.

J'aspire, volupté divine !
 Hymne profond, délicieux !
 Tous les sanglots de ta poitrine,
 Et crois que ton cœur s'illumine
 Des perles que versent tes yeux !

156

A MADRIGAL OF SORROW

I

What do I care though you be wise ?
 Be sad, be beautiful; your tears
 But add one more charm to your eyes,
 As streams to valleys where they rise;
 And fairer every flower appears

After the storm. I love you most
 When joy has fled your brow downcast;
 When your heart is in horror lost,
 And over your present like a ghost
 Floats the dark shadow of the past.

I love you when the teardrop flows,
 Hot as blood, from your large eye;
 When I would hush you to repose
 Your heavy pain breaks forth and grows
 Into a loud and tortured cry.

And then, voluptuousness divine !
 Delicious ritual and profound !
 I drink in every sob like wine,
 And dream that in your deep heart shine
 The pearls wherein your eyes were drowned.

157

Je sais que ton cœur, qui regorge
De vieux amours déracinés,
Flamboie encor comme une forge,
Et que tu couves sous ta gorge
Un peu de l'orgueil des damnés;

Mais tant, ma chère, que tes rêves
N'auront pas reflété l'Enfer,
Et qu'en un cauchemar sans trêves,
Songeant de poisons et de glaives,
Éprise de poudre et de fer,

N'ouvrant à chacun qu'avec crainte,
Déchiffant le malheur partout,
Te convulsant quand l'heure tinte,
Tu n'auras pas senti l'étreinte
De l'irrésistible Dégout,

Tu ne pourras, esclave reine
Qui ne m'aimes qu'avec effroi,
Dans l'horreur de la nuit malsaine
Me dire, l'âme de cris pleine :
" Je suis ton égale, ô mon Roi ! "

I know your heart, which overflows
With outworn loves long cast aside,
Still like a furnace flames and glows,
And you within your breast enclose
A damned soul's unbending pride;

But till your dreams without release
Reflect the leaping flames of hell;
Till in a nightmare without cease
You dream of poison to bring peace,
And love cold steel and powder well;

And tremble at each opened door,
And feel for every man distrust,
And shudder at the striking hour —
Till then you have not felt the power
Of Irresistible Disgust.

My queen, my slave, whose love is fear,
When you awaken shuddering,
Until that awful hour be here,
You cannot say at midnight drear :
"I am your equal, O my King!"

ABEL ET CAÏN

I

Race d'Abel, dors, bois et mange;
Dieu te sourit complaisamment.

Race de Caïn, dans la fange
Rampe et meurs misérablement.

Race d'Abel, ton sacrifice
Flatte le nez du Séraphin !

Race de Caïn, ton supplice
Aura-t-il jamais une fin ?

Race d'Abel, vois tes semailles
Et ton bétail venir à bien;

Race de Caïn, tes entrailles
Hurlent la faim comme un vieux chien.

Race d'Abel, chauffe ton ventre
A ton foyer patriarcal;

Race de Caïn, dans ton antre
Tremble de froid, pauvre chacal !

Race d'Abel, aime et pullule !
Ton or fait aussi des petits.

124

ABEL AND CAIN

I

Race of Abel, eat, sleep and drink;
God smiles on you approvingly.

Race of Cain, in filth and stink
Grovel and die, miserably.

Race of Abel, your offering
Flatters the angelic nose !

Race of Cain, what time will bring
The end of your torment and woes ?

Race of Abel, your seeds take root,
And see how all your cattle prosper;

Race of Cain, within your gut
Howls hunger like an ancient cur.

Race of Abel, your innards take
Warmth from the patriarchal hearth;

Race of Cain, poor jackal, shake
With cold, crouched in the hollowed earth !

Race of Abel, make love and spawn !
Your gold spawns also in its right.

125

Race de Caïn, cœur qui brûle,
Prends garde à ces grands appétits.

Race d'Abel, tu crois et broutes
Comme les punaises des bois !

Race de Caïn, sur les routes
Traîne ta famille aux abois.

II

Ah ! race d'Abel, ta charogne
Engraissera le sol fumant !

Race de Caïn, ta besogne
N'est pas faite suffisamment;

Race d'Abel, voici ta honte :
Le fer est vaincu par l'épieu !

Race de Caïn, au ciel monte
Et sur la terre jette Dieu !

LES LITANIES DE SATAN

O toi, le plus savant et le plus beau des Anges,
Dieu trahi par le sort et privé de louanges,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Race of Cain, you hearts that burn,
Beware of such great appetite.

Race of Abel, you browse and breed
As wanton as an orchard pest.

Race of Cain, along the roadside
Drag your family, hard pressed.

II

Ah ! race of Abel, your fat carcass
Will enrich the reeking soil !

Race of Cain, your hard work is
Not finished yet in spite of all;

Race of Abel, here your shame lies :
The sword lost to the hunter's rod !

Race of Cain, mount to the skies
And down upon the earth cast God !

— Kenneth O. Hanson

LITANY TO SATAN

O grandest of the Angels, and most wise,
O fallen God, fate-driven from the skies,

Satan, at last take pity on our pain.

O Prince de l'exil, à qui l'on a fait tort,
Et qui, vaincu, toujours te redresses plus fort,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais tout, grand roi des choses souterraines,
Guérisseur familier des angoisses humaines,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits,
Enseignes par l'amour le goût du Paradis,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O toi qui de la Mort, ta vieille et forte amante,
Engendras l'Espérance, — une folle charmante !

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui fais au proscrit ce regard calme et haut
Qui damne tout un peuple autour d'un échafaud,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui sais en quels coins des terres envieuses
Le Dieu jaloux cacha les pierres précieuses,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi dont l'œil clair connaît les profonds arsenaux
Où dort enseveli le peuple des métaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

O first of exiles who endurest wrong,
Yet growest, in thy hatred, still more strong,

Satan, at last take pity on our pain !

O subterranean King, omniscient,
Healer of man's immortal discontent,

Satan, at last take pity on our pain.

To lepers and to outcasts thou dost show
That Passion is the Paradise below.

Satan, at last take pity on our pain.

Thou, by thy mistress Death, hast given to man
Hope, the imperishable courtesan.

Satan, at last take pity on our pain.

Thou givest to the Guilty their calm mien
Which damns the crowd around the guillotine.

Satan, at last take pity on our pain.

Thou knowest the corners of the jealous Earth
Where God has hidden jewels of great worth.

Satan, at last take pity on our pain.

Thou stretchest forth a saving hand to keep
Such men as roam upon the roofs in sleep.

Satan, at last take pity on our pain.

Toi dont la large main cache les précipices
 Au somnambule errant au bord des édifices,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, magiquement, assouplis les vieux os
 De l'ivrogne attardé foulé par les chevaux,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui, pour consoler l'homme frère qui souffre,
 Nous appris à mêler le salpêtre et le soufre,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui poses ta marque, ô complice subtil,
 Sur le front du Crésus impitoyable et vil,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles
 Le culte de la plaie et l'amour des guenilles,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Bâton des exilés, lampe des inventeurs,
 Confesseur des pendus et des conspirateurs,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Père adoptif de ceux qu'en sa noire colère
 Du paradis terrestre a chassés Dieu le Père,

O Satan, prends pitié de ma longue misère !

Thy power can make the halting Drunkard's feet
 Avoid the peril of the surging street.

Satan, at last take pity on our pain.

*

Thou, to console our helplessness, didst plot
 The cunning use of powder and of shot.

Satan, at last take pity on our pain.

Thy awful name is written as with pitch
 On the unrelenting foreheads of the rich.

Satan, at last take pity on our pain.

In strange and hidden places thou dost move
 Where women cry for torture in their love.

Satan, at last take pity on our pain.

*

Father of those whom God's tempestuous ire
 Has flung from Paradise with sword and fire,

Satan, at last take pity on our pain.

PRIÈRE

Gloire et louange à toi, Satan, dans les hauteurs
 Du Ciel, où tu régnes, et dans les profondeurs
 De l'Enfer, où, vaincu, tu rêves en silence !
 Fais que mon âme un jour, sous l'Arbre de Science,
 Près de toi se repose, à l'heure où sur ton front
 Comme un Temple nouveau ses rameaux s'épandront !

LE VOYAGE

A Maxime du Camp.

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
 L'univers est égal à son vaste appétit.
 Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
 Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
 Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
 Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
 Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;
 D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,
 Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
 La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

PRAYER

Satan, to thee be praise upon the Height
 Where thou wast king of old, and in the night
 Of Hell, where thou dost dream on silently.
 Grant that one day beneath the Knowledge-tree,
 When it shoots forth to grace thy royal brow,
 My soul may sit, that cries upon thee now.

— James Elroy Flecker

THE VOYAGE

To Maxime du Camp.

I

For children crazed with maps and prints and stamps —
 The universe can sate their appetite.
 How vast the world is by the light of lamps,
 But in the eyes of memory how slight !

One morning we set sail, with brains on fire,
 And hearts swelled up with rancorous emotion,
 Balancing, to the rhythm of its lyre,
 Our infinite upon the finite ocean.

Some wish to leave their venal native skies,
 Some flee their birthplace, others change their ways,
 Astrologers who've drowned in Beauty's eyes,
 Tyrannic Circe with the scent that slays.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
 D'espace et de lumière et de ceux embrasés;
 La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
 Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
 Pour partir; cœurs légers, semblables aux ballons,
 De leur fatalité jamais ils ne s'écarterent,
 Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
 Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
 De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
 Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom !

II

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule
 Dans leur valse et leurs bonds; même dans nos sommeils
 La Curiosité nous tourmente et nous roule,
 Comme un Ange cruel qui fouette des soleils.

Singulière fortune où le but se déplace,
 Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où !
 Où l'Homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
 Pour trouver le repos court toujours comme un fou !

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie;
 Une voix retentit sur le pont : "Ouvre l'œil !"
 Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
 "Amour... gloire... bonheur !" Enfer ! c'est un écueil !

Not to be changed to beasts, they have their fling
 With space, and splendour, and the burning sky,
 The suns that bronze them and the frosts that sting
 Efface the mark of kisses by and by.

But the true travellers are those who go
 Only to get away : hearts like balloons
 Unballasted, with their own fate aglow,
 Who know not why they fly with the monsoons :

Those whose desires are in the shape of clouds,
 Who dream, as raw recruits of shot and shell,
 Of mighty raptures in strange, transient crowds
 Of which no human soul the name can tell.

II

Horror ! We imitate the top and bowl
 In swerve and bias. Through our sleep it runs.
 It's Curiosity that makes us roll,
 As the fierce Angel whips the whirling suns.

Singular game ! where the goal changes places;
 The winning-post is nowhere, yet all round;
 Where Man tires not of the mad hope he races
 Thinking, some day, that respite will be found.

Our soul's like a three-master, where one hears
 A voice that from the bridge would warn all hands.
 Another from the foretop madly cheers
 "Love, joy, and glory" . . . Hell ! we're on the sands !

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis;
Son œil ensorcelé découvre une Capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?

The watchmen think each isle that heaves in view
An Eldorado, shouting their belief;
Imagination riots in the crew
Who in the morning only find a reef.

The fool that dotes on far, chimeric lands —
Put him in irons, or feed him to the shark !
The drunken sailor's visionary lands
Can only leave the bitter truth more stark.

So some old vagabond, in mud who grovels,
Dreams, nose in air, of Edens sweet to roam;
Wherever smoky wicks illumine hovels
He sees another Capua or Rome.

III

Amazing travellers, what noble stories
We read in the deep oceans of your gaze !
Show us your memory's casket, and the glories
Streaming from gems made out of stars and rays !

We, too, would roam without a sail or steam,
And to combat the boredom of our jail,
Would stretch, like canvas on our souls, a dream,
Framed in horizons, of the seas you sail.

What have you seen ?

“ Nous avons vu des astres
Et des flots; nous avons vu des sables aussi;
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant,
Allumaient dans nos cœurs une ardeur inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus grands paysages,
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux !

— La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près !

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès ? — Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin !

Nous avons salué des idoles à trompe;
Des trônes constellés de joyaux lumineux;
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux;

“ We have seen stars and waves,
We have seen sands and shores and oceans too,
In spite of shocks and unexpected graves,
We have been bored, at times, the same as you.

The solar glories on the violet ocean
And those of spires that in the sunset rise,
Lit, in our hearts, a yearning, fierce emotion
To plunge into those ever-luring skies.

The richest cities and the scenes most proud
In nature, have no magic to enamour
Like those which hazard traces in the cloud
While wistful longing magnifies their glamour.

(Enjoyment adds more fuel for desire,
Old tree, to which all pleasure is manure;
As the bark hardens, so the boughs shoot higher,
And nearer to the sun would grow mature.

Tree, will you always flourish, more vivacious
Than cypress ?) None the less, these views are yours :
We took some photographs for your voracious
Album, who only care for distant shores.

We have seen idols elephantine-snouted,
And thrones with living gems bestarred and pearly,
And palaces whose riches would have routed
The dreams of all the bankers in the world.

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse;
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse. ”

V

Et puis, et puis encore ?

VI

“ O cerveaux enfants !
Pour ne pas oublier la chose capitale,
Nous avons vu partout, et sans l'avoir cherché,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût;
L'homme, tyran goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égoût;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang;
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amoureux du fouet abrutissant;

Plusieurs religions semblables à la nôtre,
Toutes escaladant le ciel; la Sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté;

140

We have seen wonder-striking robes and dresses,
Women whose nails and teeth the betel stains
And jugglers whom the rearing snake caresses. ”

V

What then ? What then ?

VI

“ O childish little brains,
Not to forget the greatest wonder there —
We've seen in every country, without searching,
From top to bottom of the fatal stair
Immortal sin ubiquitously lurking :

Woman, a vile slave, proud in her stupidity,
Self-worshipping, without the least disgust;
Man, greedy, lustful, ruthless in cupidity,
Slave to a slave, and sewer to her lust;

The torturer's delight, the martyr's sobs,
The feasts where blood perfumes the giddy rout;
Power sapping its own tyrants : servile mobs
In amorous obeisance to the knout :

Some similar religions to our own,
All climbing skywards : Sanctity who treasures,
As in his downy couch some dainty drone,
In horsehair, nails, and whips, his dearest pleasures.

141

L'Humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie :
" O mon semblable, ô mon maître, je te maudis ! "

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense !
— Tel est du globe entier l'éternel bulletin. "

VII

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ;
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit,

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,
Pour fuir ce rétiaire infâme ; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra le pied sur notre échine,
Nous pourrions espérer et crier : En avant !
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Prating Humanity, with genius raving,
As mad today as ever from the first,
Cries in fierce agony, its Maker braving,
' O God, my Lord and likeness, be thou cursed ! '

But those less dull, the lovers of Dementia,
Fleeing the herd which fate has safe impounded,
In opium seek for limitless adventure.
— That's all the record of the globe we rounded. "

VII

It's bitter knowledge that one learns from travel.
The world so small and drab, from day to day,
The horror of our image will unravel,
A pool of dread in deserts of dismay.

Must we depart, or stay ? Stay if you can.
Go if you must. One runs : another hides
To baffle Time, that fatal foe to man.
And there are runners, whom no rest betides,

Like the Apostles or the Wandering Jew,
Whom neither ship nor waggon can enable
To cheat the retiairy. But not a few
Have killed him without stirring from their cradle.

But when he sets his foot upon our nape
We still can hope and cry " Leave all behind ! "
As in old times to China we'd escape
With eyes turned seawards, hair that fans the wind,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténébres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
Entendez-vous ces voix, charmantes et funébres,
Qui chantent : " Par ici ! vous qui voulez manger

Le Lotus parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim ;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ? "

A l'accent familier nous devinons le spectre ;
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
" Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Électre ! "
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VIII

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre.
Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

We'll sail once more upon the sea of Shades
With heart like that of a young sailor beating.
I hear the rich, sad voices of the Trades
Who cry " This Way ! all you who would be eating

The scented Lotus. Here it is they range
The piles of magic fruit. O hungry friend,
Come here and swoon away into the strange
Trance of an afternoon that has no end. "

In the familiar tones we sense the spectre ;
Our Pylades stretch arms across the seas.
" To save your heart, now swim to your Electra, "
She cries, of whom we used to kiss the knees.

VIII

O Death, old Captain, it is time. Weigh anchor !
To sail beyond the doldrums of our days.
Though black as pitch the sea and sky, we hanker
For space ; you know our hearts are full of rays.

Pour us your poison to revive our soul !
It cheers the burning quest that we pursue,
Careless if Hell or Heaven be our goal,
Beyond the known world to seek out the New !

Voulez-vous (d'un destin trop dur
Épouvantable et clair emblème !)
Montrer que dans la fosse même
Le sommeil promis n'est pas sûr;

Qu'envers nous le Néant est traître;
Que tout, même la Mort, nous ment,
Et que sempiternellement,
Hélas ! il nous faudra peut-être

Dans quelque pays inconnu
Écorcher la terre revêché
Et pousser une lourde bêche
Sous notre pied sanglant et nu ?

LE CRÉPUSCULE DU SOIR

Voici le soir charmant, ami du criminel;
Il vient comme un complice, à pas de loup; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire: Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! — C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère

You, the terrible sign we're shown
Of our destiny's greater dearth,
Wish you to say that in the earth
The promised sleep is never known?

That the end has betrayed us here,
That even death himself has lied?
That though eternity betide,
Alas! we have again to fear

That in some unknown land we'll meet
A knotted earth that needs to be flayed —
To drive again the heavy spade
Beneath our bleeding naked feet?

— Yvor Winters

COMES THE CHARMING EVENING

Comes the charming evening, the criminal's friend,
Comes conspirator-like on soft wolf tread.
Like a large alcove the sky slowly closes,
And man approaches his bestial metamorphosis.

To arms that have laboured, evening is kind enough,
Easing the strain of sinews that have borne their rough
Share of the burden; it is evening that relents
To those whom an angry obsession daily haunts.
The solitary student now raises a burdened head
And the back that bent daylong sinks into its bed.
Meanwhile darkness dawns, filled with demon familiars

S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
 Et cognent en volant les volets et l'auvent.
 A travers les luciers que tourmente le vent
 La Prostitution s'allume dans les rues;
 Comme une fourmière elle ouvre ses issues;
 Partout elle se fraye un occulte chemin,
 Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main;
 Elle remue au sein de la cité de fange
 Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.
 On entend çà et là les cuisines siffler,
 Les théâtres glapir, les orchestres ronfler;
 Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
 S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
 Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
 Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
 Et forcer doucement les portes et les caisses
 Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
 Et ferme ton oreille à ce rugissement.
 C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent!
 La sombre Nuit les prend à la gorge; ils finissent
 Leur destinée et vont vers le gouffre commun;
 L'hôpital se remplit de leurs soupirs. — Plus d'un
 Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
 Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
 La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !

Who rouse, reluctant as business-men, to their affairs,
 Their ponderous flight rattling the shutters and blinds.
 Against the lamplight, whose shivering is the wind's,
 Prostitution spreads its light and life in the streets :
 Like an anthill opening its issues it penetrates
 Mysteriously everywhere by its own occult route;
 Like an enemy mining the foundations of a fort,
 Or a worm in an apple, eating what all should eat,
 It circulates securely in the city's clogged heart.
 The heat and hiss of kitchens can be felt here and there,
 The panting of heavy bands, the theatres' clamour.
 Cheap hotels, the haunts of dubious solaces,
 Are filling with tarts, and crooks, their sleek accomplices,
 And thieves, who have never heard of restraint or remorse,
 Return now to their work as a matter of course,
 Forcing safes behind carefully re-locked doors,
 To get a few days' living and put clothes on their whores.

Collect yourself, my soul, this is a serious moment,
 Pay no further attention to the noise and movement.
 This is the hour when the pains of the sick sharpen,
 Night touches them like a torturer, pushes them to the open
 Trapdoor over the gulf that is all too common.
 Their groans overflow the hospital. More than one
 Will not come back to taste the soup's familiar flavour
 In the evening, with some friendly soul, by his own fire.

Indeed, many a one has never even known
 The hearth's warm charm. Pity such a one.

Je verrai les printemps, les étés, les automnes,
 Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
 Je fermerai partout portières et volets
 Pour bâtir dans la nuit mes féériques palais.
 Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
 Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albatres,
 Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
 Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
 L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
 Ne fera pas lever mon front de mon pupitre;
 Car je serai plongé dans cette volupté
 D'évoquer le Printemps avec ma volonté,
 De tirer un soleil de mon cœur, et de faire
 De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

LE SOLEIL

Le long du vieux faubourg, où pendent aux masures
 Les persiennes, abri des secrètes luxures,
 Quand le soleil cruel frappe à traits redoublés
 Sur la ville et les champs, sur les toits et les blés,
 Je vais m'exercer seul à ma fantasmagorie,
 Flairant dans tous les coins les hasards de la rime,
 Trébuchant sur les mots comme sur les pavés,
 Heurtant parfois des vers depuis longtemps rêvés.

Ce père nourricier, ennemi des chloroses,
 Éveille dans les champs les vers comme les roses;

Seasons will pass till Autumn fades the rose;
 And when comes Winter with his weary snows,
 I'll shut the doors and window-casements tight,
 And build my faery palace in the night.
 Then I will dream of blue horizons deep,
 Of gardens where the marble fountains weep,
 Of kisses, and of ever-singing birds —
 A sinless Idyll built of innocent words.
 And Trouble, knocking at my window-pane
 And at my closet door, shall knock in vain;
 I will not heed him with his stealthy tread,
 Nor from my reverie uplift my head;
 For I will plunge deep in the pleasure still
 Of summoning the spring-time with my will,
 Drawing the sun out of my heart, and there
 With burning thoughts making a summer air.

— F. P. Sturm

THE SUN

Along old terraces where blinds tent the masonry
 Each one a separate shelter for private luxury,
 When the cruel sun redoubles its sharp stroke
 On street and hedgerow, on rooftop and brake,
 I walk alone, absorbed in my curious exercise,
 Duelling with words that dodge in corners and byways;
 Stumbling on rhymes as on crooked setts, colliding
 With a sudden clear line which dreams were past finding.

The all-satisfying sun, anaemia's enemy,
 Gives life to the worm and the rose impartially;

Il fait s'évaporer les soucis vers le ciel,
Et remplit les cerveaux et les ruches de miel.
C'est lui qui rajeunit les porteurs de béquilles
Et les rend gais et doux comme des jeunes filles,
Et commande aux moissons de croître et de mûrir
Dans le cœur immortel qui toujours veut fleurir !

Quand, ainsi qu'un poète, il descend dans les villes,
Il ennoblit le sort des choses les plus viles,
Et s'introduit en roi, sans bruit et sans valets,
Dans tous les hôpitaux et dans tous les palais.

LE CYGNE

A Victor Hugo.

I

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,

78

Evaporating care and sending it skywards
He brings honey to the hive, and to the mute mind words.
It is he who makes the ancient cripples young again
With the gaiety and gentleness of young children;
He orders the harvest to increase and flourish
In that old heart where life is the perpetual wish.

When he comes down into the city like a poet
Transfiguring the values of things the most abject,
He enters like royalty, unaccompanied by officials,
All the palatial hotels and all the hospitals.

— David Paul

THE SWAN

To Victor Hugo.

I

Andromache, I think of you ! The stream,
The poor, sad mirror where in bygone days
Shone all the majesty of your widowed grief,
The lying Simois flooded by your tears,

Made all my fertile memory blossom forth
As I passed by the new-built Carrousel.
Old Paris is no more (a town, alas,
Changes more quickly than man's heart may change) ;

Yet in my mind I still can see the booths;
The heaps of brick and rough-hewn capitals;

79